

JOURNAL DE MA LIBERATION, le 6/6/1944

Ecrit en 1946 par Jean-Pierre Barret, (12 ans en 1944)
(Annoté en juin 2014)

4 heures du matin, le 6 juin 1944

J'ouvre les yeux. La chambre¹, dans une demi-obscurité, s'illumine par instants. Le grondement sourd et irrégulier se prolonge dans le lointain ; « Peuh, ce n'est pas grave ; de semblables bombardements arrivent toutes les nuits depuis quelques semaines »...

Je m'assoupis pour me rendormir. « Mais Non, cela continue ».

Je m'inquiète. Enfin, ni tenant plus, j'ouvre la fenêtre, et regarde sur la mer à l'infini. La côte du Havre jusqu'à Cabourg semble flamboyer dans la mer. Une fumée épaisse et blanche se dégage des foyers. Des boules de feu d'une lueur éclatante descendent lentement, se confondant avec l'aube qui pointe à l'est. Nous prenons la décision, mon frère et moi, de retrouver mes parents qui couchent dans une autre maison en bordure de mer. Ceux-ci sont déjà debout occupés à contempler le feu d'artillerie qui jaillit par instants. « Venez voir » dit ma mère !² C'est un véritable incendie. Un bourdonnement lointain résonne jusqu'à nous. Un vent de nord-ouest souffle avec force et fait moutonner la mer. Après quelques moments de spectacle, nous nous recouchons. Bientôt je sombre dans le sommeil ;

6 heures et demi.

Mon père nous réveille « des avions survolent la région et bombardent, soyez prêts au cas échéant » Après s'être levé et avoir écouté, je sors dans la rue où déjà quelques personnes stationnent. Tout à coup quelqu'un crie « Des bateaux au large ! ». En effet, couvrant la

¹ Nous habitons en fait, 2 lieux à Lion en juin 1944.

Notre domicile principal était la boutique-magasin située sous le casino de Lion, face à la mer, magasin auquel on accédait, soit derrière, par la place du marché, soit devant, par la digue-promenade, qui longeait la plage. La veille, de nuit, on nous avait volé une mortadelle pendue dans notre enclos. Qui était le voleur, probablement un soldat allemand ?

Nos parents avaient donc décidé de coucher au magasin ;

Cependant, à cause de la fréquence des bombardements aériens alliés aux environs et notamment au Havre, la nuit, nos parents avaient loué une chambre à l'autre bout de la place du marché, à 200 m mais en retrait du bord de mer.

Le 5 juin à l'aube, nous étions dans cette chambre, mon frère et moi, apeurés à cause d'un effrayant bombardement qui embrasait l'horizon du côté du Havre, nous avons rejoint nos parents dans le magasin. Bien nous a pris, car peu après, un obus de marine entra par la fenêtre de la chambre et détruisit le lit où nous étions couchés. La vie sauve grâce à une mortadelle volée !

² Notre magasin comportait une large vitrine qui donnait sur la digue promenade et donc sur la plage et la mer, par où les clients civils et militaires pouvaient venir acheter chez nous en temps ordinaires. En effet il n'y avait qu'un point d'accès à la promenade (entre l'ouest de Lion et Ouistreham) afin d'accéder au casino où l'on projetait les films autorisés au cinéma. Entre le casino et la plage, les Allemands avaient dressé une triple barrière de barbelés, sur des kilomètres de la digue-promenade, afin d'empêcher le passage entre la plage et la digue. Seule, une « descente » donnait accès à la plage près du casino afin que les pêcheurs puissent accéder à leur doris stationnés sur le sable et partir à la pêche en mer.

ligne d'horizon, des points noirs nous apparaissent et semblent se déplacer. Un seul cri s'échappa d'une vingtaine de poitrine : « Le DEBARQUEMENT ! »³

Je saute de joie : « tout à l'heure on verra des Anglais » Quel bonheur. !

Je cours de tous les côtés, chez nos parents dans la rue, sur la plage. Papa paraît soucieux. Ma mère dit en nous présentant une tasse de café : « allez buvez, il va peut-être se passer des choses graves »

Soudain, un long sifflement saisissant, glacé, lugubre suivi aussitôt d'une explosion violente comparable à la foudre qui tombe, fend l'air au-dessus de la maison. L'habitation⁴ semble vaciller. Un bruit de gravats qui s'écrase sur le plancher et c'est un deuxième sifflement éperdu suivi d'une multitude d'éclatements sourds.

Le bombardement commençait. Aussitôt après le coup porté aux étages supérieurs de la maison, nous nous blottissons dans une étroite pièce choisie par mon père pour l'épaisseur de ses murs. La pétarade infernale continue ! Quelques fois elle va presque s'éteindre. On espère. Mais bientôt la danse reprend de plus belle ! Durant les accalmies, la mitrailleuse Crépite. De petites explosions sourdes s'enchaînent avec le claquement sec des fusils ; Après quelques instants inappréciables, les obus précédés d'un hurlement aigu, recommencent leur concert funeste.

Des éboulis s'affalent des salles supérieures. Le plâtre du plafond se détache par plaque. Une odeur de poudre flotte autour de nous. Nous sommes dans l'angoisse. Quelles minutes terribles !

Je me bouche les oreilles pour étouffer les éclatements violents ;

Quelquefois un feu nourri s'abat par salve autour de la maison. Quelquefois le roulement désordonné s'éloigne et nous rend notre espoir...

Je ne sais combien dura ce cauchemar. Je suppose qu'il s'est écoulé une heure et demie au plus. Mais nous avons passé d'effroyables minutes qui nous semblent un rêve.

Environs huit heures et demi.

Les lourdes explosions semblent diminuer d'intensité. Peu à peu le feu roulant fait place à des salves de fusils.

On se bat dans les rues. Une joie nous étreint. Ce sont les Anglais !

³. Au moment où la flotte apparaît à l'horizon, deux soldats allemands en tenue de combat tirent une charrette et posent des mines plates dans des trous préalablement aménagés dans le sol de la « descente » à la plage ; Ces soldats allemands ont l'air affolés et ne s'attardent pas devant l'air goguenard des quelques civils français présent.

Un pêcheur bien connu à Lion, le « père Létot » nous crie « Cachez vous, les Allemands vont nous embarquer ! ».

Ce n'était pas faux car, nous apprîmes plus tard que les Allemands retranchés dans leur blockhaus à l'ouest de Lion avaient saisis quelques civils, femmes et enfants pour les enfermer avec eux, comme boucliers humains. D'après la rumeur la présence de civils dans les blockhaus avait empêché les commandos anglais d'utiliser l'horrible lance-flamme pour déloger les boches qui mirent 3 jours à se rendre.

⁴ En fait d'habitation, il s'agit de l'arrière-boutique située sous le casino, et que nous appelions « le magasin » où nous logeâmes pendant l'occupation allemande et au-delà.

En fait nos parents louaient à la commune depuis 1935, cette boutique dédiée à la vente d'articles de sport et de plage, où nous venions passer les grandes vacances. Nous habitions alors l'hiver à Fontenay-sous-Bois. En 1939, suite à la déclaration de guerre avec l'Allemagne, mes parents avaient décidé, par sécurité, de nous laisser à Lion avec notre mère, notre père faisant la navette par le train avec Vincennes où il exploitait un atelier de fabrication de postes de radio.

Mon père doucement gagne la fenêtre. Encouragés par sa témérité nous le suivons, derrière le grillage qui quadrille notre vue, nous apercevons, longeant les murs, des hommes vêtus d'une toile mouchetée de couleurs diverses.

Quelque chose me serre le cœur. Ces hommes ne ressemblent pas à des Anglais ; Sont-ce des Allemands ?

Ils sont habillés en vert ! Le débarquement est-il manqué, ou est-ce une diversion ? Autant de questions qui nous travaillent.

Mais non ! Car mon père qui vient de sortir nous appelle : »Les Anglais ! « Car ce sont eux ! Ils agitent leur casque en notre direction puis détournant la tête, ils continuent leur route.

Enfin, une marée d'hommes se déverse dans notre cour. Ce sont bien des Anglais.

Ils rient, nous rions aussi ou plutôt nous pleurons de joie.

Oh je les reverrai toute ma vie, ces hommes au béret vert, le 41° commando de la Royal Marine. Ces hommes au visage barbouillé de suie, un pantalon trempé et la bouée de sauvetage attachée à la ceinture !

Ce sont nos libérateurs.

« C n'est pas possible, il y a un moment... ». Une nuée de grosses mains nous réveille et nous tend du chocolat, des bonbons, des cigarettes...

10 heures

Intéressé et poussé par une ardente curiosité, je gagne la promenade qui longe la côte.

Quelle vue grandiose ! La mer est couverte de bateaux. Des vedettes longent le rivage ; De curieux canots qui roulent sur la terre gagnent la plage. Des longues barges blanches s'échouent sur le sable et leur proue s'abaisse pour laisser passer une vague de soldats qui rentrant dans l'eau sans hésiter pour atteindre la rive.

Des ballons captifs se balancent mollement dans les airs, reliés à des navires par des câbles invisibles.

Tout à coup, d'un bateaux de guerre, une flamme jaillit que colore sa superstructure d'un rouge éclatant.

Un grondement sourd arrive jusqu'à nous. On entend l'obus ronflé dans les nues puis le bruit s'évanouit...

Midi 12h

Papa comme membre de la défense passive est parti au poste de secours.

Tout est calme. Je converse avec les Tommies. Soudain, un sifflement, et un nouvel obus éclate à près de 300 m. Les Allemands ripostent, ce sont leur carte de visite. Mais bientôt, tout redevint calme.

Mon père rentre de l'infirmerie. De nombreux blessés sont signalés, quelques morts.

L'un de nous demande de déjeuner car il est pressé.

Les fusillades qui '(se) faisaient entendre au bout du village, se sont tuées !

Un soleil radieux décoche un regard attendri sur le champ de bataille et la mer miroite ses rayons ardents qui illuminent le premier midi de la Liberté.

L'après-midi du 6 juin.

Insensiblement les heures s'écoulaient. Un calme relatif régnait sur Lion sur mer, à part quelques crépitements éloignés qui nous faisaient penser qu'on se battait encore aux abords du village.

Nous décidâmes de profiter de cette accalmie en essayant de nous garantir contre un danger prochain qui viendrait sans aucun doute.

Durant le bombardement du matin par la flotte alliée, nous nous étions réfugiés entre les murs les plus épais du petit cabinet de toilette, et mon père, malgré le danger avait parcouru la maison pour trouver des couvertures, des coussins nécessaires à nous garantir des éclats d'obus, ou de balles égarées ; Mais ces précautions hâtives ne suffiront pas, il fallait consolider le lieu !

Les Allemands avaient laissé, la veille, sur la place du marché, des poteaux destinés à être plantés dans le sable pour empêcher l'atterrissage des navires

.....

En effet le débarquement se trouvait en pleine activité. De longs radeaux disparaissaient dans les vagues, avançaient péniblement sur la mer houleuse, et, chargés jusqu'au bord, de camions, de jeeps, de voitures sanitaires de tanks où s'accrochaient des hommes en kaki ; dans le champ de vue de mes jumelles, l'image me paraissait grande et colorée, mais à l'œil nu n'est à peine si nous voyions une longue silhouette noire glisser dans les eaux vertes. Quelques gigantesques péniches déchargées par les radeaux automobiles se remettaient en marche et en fumant, de toutes ses cheminées, les « Liberty Ships » se dirigeaient de nouveau, vers leur port d'attache de Grande Bretagne.

Dans cette promenade avec ma longue-vue, je découvrais peu à peu le formidable armement britannique. Tout à coup, ce n'est pas un rêve, j'aperçois au mât d'artimon d'un bateau de guerre le pavillon tricolore à croix de Lorraine. Quel est ma joie ! J'appelle toute la famille qui, chacun leur tour, examine ce morceau de chez nous.

En effet, c'est bien un navire français, un de ces beaux bâtiments de guerre de la Marine Française !

Il était sans doute échoué car il formait la pointe la plus avancée vers la terre. Une grande agitation régnait sur son pont qui devait servir au transbordement des vivres, munitions et du matériel léger, dans des canots automobiles et autos amphibies.

A propos de « Canards », il y avait énormément de voitures amphibies qui faisaient le trafic des bateaux à la berge.

Ces étranges véhicules m'étaient inconnus. J'avais bien vu les boches essayer des petites autos sur la mer, mais à côté de celles-là, ce n'était que des jouets !

Tels des chevaux emballés, elles rentraient dans l'eau en brisant l'écume et on les voyait, peu à peu, rapetisser, en se cabrant devant les vagues ; Enfin, elles s'amarrèrent au bateau transbordeur ou, avec les grues, elles s'emplissaient de nouveau, puis repartaient toujours avec la même fougue ; Sur le chemin du retour en descendant à l'allure modérée, elles croisaient d'autres véhicules, des dizaines, des centaines, peut-être et, sortant de l'eau ruisselantes d'écume, elles remontaient sur la rive puis, à vive allure, déposaient leur cargaison près du front.

Au dernier plan, la masse imposante des navires de guerres anglais se mouvait continuellement.

Tout à coup, un fulgurant éclair sort des pièces de marine, une fumée puis quelques moments après, le bruit sourd et accentué du départ de l'obus.

Dans tout ce tintamarre s'ajoutait le sifflement des « Spitfires » sans répit, attaquant les chars allemands dispersés aux abords des villages environnants.

Le claquement des fusils se répercutait dans les rues, au loin,
Le soleil au zénith, brillait de joie dans le malheur de la guerre.

C'était Midi. Je vous assure que dans ce premier midi de libération, nous n'avions pas faim. L'odeur de la poudre qui planait dans le village et les bruits bizarres des engins de guerre nous coupait l'appétit.

Papa, toujours affairé au poste de secours, venait quelquefois nous voir et casser la croute. Les obus de marine ne tombaient plus sur notre quartier et j'espérais qu'on s'en tirerait à si bon compte !

Les jeunes soldats qui s'étaient reposés quelques instants au-dessous de la Salle des Fêtes partirent à l'assaut et leurs paquetages, bouées cordages furent gardées par un de leur camarade. Je liais aussitôt connaissance avec cet Anglais.

Il vint chez nous, distribua « chewing gum », bonbons, chocolats et toutes les friandises qu'ils avaient pour leur ration.

Papa qui connaissait un peu l'anglais lui demanda pour combien de temps ils étaient ici. « N'est-ce pas un simple « raid » ; Et le grand commando répondit « we are in France for two days ». ⁵

Papa eut peur ! « Pour 2 jours seulement ! Alors tout ce massacre ne servira à rien ! »
« Oh No, the formation only is here for 2 days »

Papa se rassura. En effet la compagnie des commandos est là pour débarquer. Ils établissent une tête de pont et 2 jours après une autre formation viennent les remplacer...

L'après-midi du 6 juin.

On ne savait rien du débarquement si ce n'est que les alliés avaient formé une tête de pont dans notre village. On essayait de se renseigner auprès des soldats mais ceux-ci dont le moral était ???, nous déclaraient que le Havre et Cherbourg n'étaient que combats, où les Anglais sortiraient vainqueurs. Vous pensez notre joie, mais mon père toujours soucieux voulut se renseigner plus avant ...

=====*Interruption du récit que je complète, ci-dessous avec mes souvenirs*====

Le soldat commando lui déclare alors que leur but est Cayenne !

Quoi, Cayenne en Guyane ??

Nous finissons par comprendre qu'il s'agit de la ville de Caen, prononcée Cahenne !

=====*Suite du manuscrit*====

Il entreprit (mon père) donc de fabriquer un petit poste à galène qui nous servit beaucoup. C'était vers une heure. Nous n'avions pas mangé, mon père passant la plus part de son temps au poste de secours où les blessés civils et militaires affluaient car on se battait à la mitrailleuse à 200 m de chez nous ;⁶

⁵ En 1942, le 19 août, les Anglo-Canadiens décidèrent d'éprouver les défenses allemandes à Dieppe. Ce fut un échec et les troupes alliées durent rembarquer le même jour.

⁶ « Sword Beach » était la plage de débarquement la plus orientale, limitée à l'ouest par le blockhaus allemand Wn21 situé sur la falaise de Lion, non loin du château, et, à l'est, par le fleuve Orne à Ouistreham.

Les commandos anglais mirent 2 jours à obtenir la reddition des occupants des blockhaus Wn21 (point d'appui « Trout ») qui tirèrent au canon sur le centre du village.

Vers 19 h, le 6 juin, des chars allemands (21. Panzer-Division) parviennent à effectuer une reconnaissance jusqu'au château de Lion, à la charnière entre « Sword » et « Juno », entre Luc et Lion. De peur d'être encerclés, les panzers décident de se replier. Je me souviens particulièrement de cette contre-attaque car l'équipe de secours à laquelle appartenait mon père fut appelée pour relever les morts près du château. Mon

Moi, je bavardais, dehors avec les Anglais ; c'est à ce moment que je vis pour la première fois, les « jeeps », ces petites voitures qui ressemblaient plutôt à quelque véhicule de l'époque 1900 ; elles ⁷étaient chargées de ravitaillement et d'équipements des soldats en cours de combat ...

2 juin 1944

Obus d'obusiers ! défense de sortir.

Le soir, passage de nombreux planeurs anglais tirés par des avions, à basse altitude, s'enfoncent dans les terres.

La nuit, premier avion allemand.

Jedi 8 juin

Avion abattue à la Hève. Prisonniers allemands

Vendredi ;

Nous mangeons dans notre boutique- magasin après avoir ouvert le rideau de la vitrine afin de voir la plage...

Un obus tombe en face devant l'épi.

Le maire de Lion, M. Bellin, un ami vient nous rendre visite car nous étions probablement l'habitation la plus proche de la mer.

Samedi :

Tas de sable sur la place du marché. On manque de sacs. Papa va en chercher à la Hève, près de la ligne de position des Allemands, blottis, non loin de là, dans leur blockhaus

Dimanche

3 tanks

Bombardement le matin ? Alors que nous rangions les boites de conserves offertes par les Anglais.

Un obus allemand ? Devant la mairie, un autre assez près de chez nous ;

.....FIN DU MANUSCRIT.....

père transporta, en particulier, le corps d'un « grand feldwebel » comme il disait, et fut surpris par son poids d'un homme bien nourri !